



HAL
open science

Angela Jones, Camming: Money, power and pleasure in the sex work industry

Pierre Brasseur

► To cite this version:

Pierre Brasseur. Angela Jones, Camming: Money, power and pleasure in the sex work industry. *Revue Française de Socio-Economie*, 2020, *Economies de la sexualité*, 25, pp.247-249. 10.3917/rfse.025.0245 . halshs-03142234

HAL Id: halshs-03142234

<https://shs.hal.science/halshs-03142234>

Submitted on 15 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

se laisser le temps de la réflexion pour définir le statut de la relation.

L'ouvrage de M. Bergström constitue donc un apport essentiel pour une sociologie du numérique étroitement articulée à une sociologie du couple et de l'intimité. Sa conclusion en témoigne : en proposant une « lecture matérialiste des transformations récentes de la vie amoureuse et sexuelle » (p. 211), l'auteure met à distance les interprétations idéelles visant à expliquer les évolutions contemporaines de la vie amoureuse par des changements normatifs désincarnés. Elle insiste au contraire sur les changements structurels qui donnent corps à ces nouvelles normes, et notamment les changements économiques (en particulier du marché du travail) des soixante dernières années qui ont profondément transformé les parcours de vie. Ainsi, les plus jeunes n'ont pas un rapport désormais plus « consumériste » aux relations intimes mais expérimentent une « liberté sexuelle "en sursis" », dans une phase d'incertitude et de prise progressive d'autonomie. De même, les individus plus âgés (souvent des femmes) cherchant un partenaire de manière volontariste ne cèdent pas à la seule injonction de la prise en main d'eux-mêmes, mais réagissent aux évolutions des possibilités de rencontres qui se raréfient avec l'âge. Prêtant une attention constante aux variables lourdes de l'âge, du genre, de la classe sociale pour expliquer les variations d'usages et d'engagements sur les plateformes, la chercheuse offre une belle leçon de sociologie. En refermant ce livre, d'une écriture limpide et équilibrée dans la progression des arguments, le lecteur saura mettre à distance les idées simplistes de marchandisation et d'hypersexualisation des relations amoureuses à l'heure du numérique, pour préférer une mise en perspective plus générale, qui prend ici la forme d'une véritable histoire sociale de cette pratique inédite.

Marie TRESPÉUCH

Sorbonne-Université, GEMASS
marie.trespéuch@sorbonne-universite.fr

Angela JONES (2020)

Camming: Money, power and pleasure in the sex work industry

New York, New York University Press, 344 p.

« L'industrie de la *cam* n'est pas un paradis utopique. Il s'agit d'un marché capitaliste qui exploite et reproduit la suprématie blanche, le patriarcat, l'hétérosexisme, le cissexisme et le validisme » (ma traduction, p. xiii). C'est avec cette analyse

que la sociologue Angela Jones débute son livre *Camming: Money, power and pleasure in the sex work industry*. Ce « *sex-work* » dans lequel les personnes diffusent en direct sur Internet des performances sexuellement explicites, a aussi la particularité d'être interactif, c'est-à-dire que le ou les spectateurs interagissent, parlent et parfois dictent ce que doit faire la *camgirl* ou le *camboy*. Elle-même ancienne stripteaseuse, la sociologue commence son livre par une réflexion sur l'ambivalence du « travail du sexe » : à la fois symbole d'oppression – avec la figure des patrons de clubs véreux qui cherchent à maximiser le profit sans prise en compte du bien-être de leurs salariées –, mais aussi d'*empowerment* – comme l'autrice l'explique, le travail du sexe lui a ainsi permis de vivre de bons moments, de bien gagner sa vie, de se payer un logement indépendant à New York, et même à certains moments de prendre du plaisir au travail.

L'enquête se base sur des entretiens auprès de 30 acteurs du marché de la *cam* ; un questionnaire en ligne passé auprès de 105 modèles hommes ou femmes ; ainsi que des données récupérées sur 343 profils de *camgirls* et *camboys* affiliés à l'un des plus gros sites de *sexcamming*. Le livre se structure en 9 chapitres indépendants les uns des autres et qui reprennent dans leur majorité des articles déjà publiés. À ces chapitres s'ajoute une longue conclusion sur les effets des nouvelles lois étatsuniennes sur la pornographie en ligne, ainsi que des annexes méthodologiques concernant le recrutement et les questionnements éthiques que pose l'enquête sur la vente de services sexuels en ligne.

Dans le premier chapitre, Angela Jones développe les raisons qui font du *sexcam* une alternative envisageable à des formes plus classiques de travail du sexe, comme la prostitution ou l'*escorting* (qui toutes deux supposent un face-à-face). Une de ces raisons est la plus grande sécurité qu'offre Internet : de fait, le *sex work* en ligne amène vers le travail du sexe des personnes qui n'y seraient pas arrivées autrement, notamment par peur des réactions trop incertaines des clients. Ce travail du sexe en ligne permet aussi à un ensemble de personnes, racisées notamment, de trouver un emploi rémunéré. Ce travail, qui peut être vécu comme une contrainte, est aussi envisagé comme une source de plaisir. Il s'agit d'une réflexion forte du livre, et qui revient dans plusieurs chapitres : la place du plaisir au travail. À ce propos, l'autrice développe la notion d'*embodied authenticity*, que l'on pourrait traduire par « authenticité intrinsèque », et qui renvoie au fait que le site internet permettrait une barrière psychologique entre le

travailleur ou la travailleuse et le client, favorisant la prise « réelle » de plaisir. Angela Jones défend également une hypothèse forte concernant le plaisir que l'on peut prendre au travail : « plus on aime la *cam*, plus on continue la *cam* » (ma traduction, p. 8). Autrement dit, la satisfaction au travail serait très directement liée au plaisir procuré par la tâche réalisée, et donc *a priori* à la durée de la trajectoire de *camgirl* ou de *camboy*.

L'auteur de *Camming* propose plusieurs explications au succès rencontré par le *camming* ces dernières années (chapitre 2). Une des premières raisons résiderait dans le développement d'Internet et la production de nouveaux contenus pornographiques amateurs. C'est plus globalement l'histoire de la pornographie payante que s'attache à retracer la sociologie dans cette partie du livre : après l'apparition de dispositifs permettant de payer le contenu à la minute, à la scène, puis au film, des sites comme Chaturbate (où des amateurs s'exhibaient gratuitement devant une webcam) sont venus bouleverser le marché des contenus pornographiques. Le développement d'applications comme Skype, Instagram ou Snapchat – et globalement des réseaux sociaux –, ou encore l'utilisation de plus en plus importante des smartphones, combinés à la généralisation de l'accès illimité à Internet contribuent à faire peu à peu de la *cam* un marché en expansion extrêmement lucratif. Cependant, ce développement ne prend pas la même forme selon les sociétés. Si, dans des pays comme les États-Unis ou en France, ce sont surtout des hommes et des femmes indépendants.e.s qui diffusent, d'autres, comme la Roumanie et la Colombie, privilégient la diffusion via des studios, des endroits de diffusion mis à disposition des modèles. Dans ces studios, existant prioritairement dans des pays où l'accès à internet est limité, le propriétaire du lieu prend par la suite une commission sur ce que touche la *camgirl*.

Dans le troisième chapitre, Angela Jones propose une morphologie des sites de *cam*. Aujourd'hui, il y en aurait 13 principaux à l'international (dont l'un des plus fréquentés est *Livejasmin*), auxquels s'ajoutent des « clones » (qui n'ont pas la même adresse internet, mais renvoient aux mêmes modèles), ainsi qu'une multitude de plus petits sites destinés à des marchés européens ou nationaux. En plus des plateformes, et des studios évoqués précédemment, il existe des *online studios* aussi appelées « agences » qui en échange d'une partie de leurs revenus s'occupent de la promotion des modèles sur Internet, ainsi que de les « coacher » pour s'assurer un minimum de spectateurs, et donc de revenus.

Le quatrième chapitre revient sur les conditions d'emploi des *camgirls* et des *camboys*. En effet, la *cam* permet souvent de gagner plus que ce que ne le permettrait un autre emploi « classique ». Mais entrer dans la *cam*, affirme Angela Jones, est souvent plus complexe que le simple désir de toucher un revenu décent. Cela peut être aussi une façon de s'exprimer artistiquement, mais aussi de pouvoir gagner une somme importante d'argent sur des périodes limitées, et arriver en parallèle à élever un enfant, mener ses études, se soigner ou mener une carrière artistique hors du *sex work*. Le *camming* peut aussi être une façon d'explorer sa sexualité, comme le montrait déjà Mathieu Trachman dans son analyse des carrières d'actrices de films pornographiques français⁴.

Le cinquième chapitre revient une nouvelle fois sur cette question du plaisir au travail. 90 % des personnes interrogées dans l'enquête en ligne menée par Angela Jones affirment être satisfaits de leur emploi. Une des raisons avancées est le plaisir d'aider psychologiquement un spectateur. Cependant, il ne s'agit pas de nier les dangers de la *cam*, qui sont nombreux. En effet, le *sexcamming* est un vrai travail émotionnel et corporel, qui comporte des risques. Parmi ces dangers, on compte le *capping*, c'est-à-dire le fait de voir enregistrer ses vidéos et de les retrouver publiées illégalement sur d'autres plateformes; ou le *doxing*, que l'on définit comme une volonté de certains spectateurs de trouver des informations sur la vie privée du modèle dans le but de la harceler et/ou de lui soutirer des contenus sans payer.

Le chapitre 6 s'intéresse à la « *camily* », contraction de *camming* et de *family*, et plus spécifiquement aux communautés créées par les *camboys* et les *camgirls*. En effet, ces derniers affirment que la *cam* a tendance à isoler de ses proches, et qu'il est important de trouver des collègues à qui parler. On constate aussi ces dernières années une tendance à favoriser la socialisation professionnelle, notamment suite à la création d'espaces professionnels en dehors d'internet, avec la mise en place de prix (*Live Cam Awards*) ou de conventions professionnelles (comme la *CamCon* depuis 2014 aux États-Unis).

Le septième chapitre porte sur les contenus des shows, et en particulier sur les *manufactured identities* ou « en d'autres termes » les personnages et les types de prestation. Parmi les critères importants dans la création de son style de *cam*, l'âge supposé du modèle semble jouer un

⁴ Mathieu Trachman (2013), *Le travail pornographique, Paris, La Découverte*.

rôle déterminant : très jeunes ou âgés, tous les modèles travaillent cette dimension souvent en diminuant leur âge. Aussi, Angela Jones montre que la figure idéale de la *camgirl* ou du *camboy* est quelqu'un de plutôt jeune (même si les plus âgé.e.s sont aussi valorisé.e.s sous la forme des MILF (acronyme pour *Mother I Would Like to Fuck*) ou des DILF (où *Dad* remplace *Mother*), *a priori* bisexuel.le et célibataire.

Le huitième chapitre porte plus spécifiquement sur les *camgirls* et *camboys* noir.e.s, ou la place si particulière occupée par ces modèles sur les plateformes. Ainsi, il s'échange sur les forums entre professionnels que certains sites de *cam mainstreams* ne sont pas des endroits faits pour les *camboys* et *camgirls* non blanches : ils et elles auront moins de succès, seront plus systématiquement relégués aux dernières pages du site, etc. Après avoir récupéré des données sur un des sites de *camming* les plus connus, Angela Jones en conclut que les modèles noir.e.s y ont statiquement moins de succès. Une des explications avancées réside dans ce que l'auteure nomme un « *cultural sexual racism* » (p. 193) : les modèles non blancs sur ces sites ne sont pas moins visités parce qu'ils ou elles produisent des performances de moindre qualité, mais parce que ce qui est considéré comme « désirable » reste ancré dans des rapports sociaux de race. Ce système de *sexual racism* est favorisé par les créateurs de site, puisqu'il est possible de sélectionner les modèles en fonction de leur « ethnicité » ou de leur « région ».

Enfin, le dernier chapitre porte sur les pratiques que l'on qualifie de *kinky*, une notion utilisée pour décrire des pratiques non normatives, par exemple le BDSM, l'humiliation ou des simulations de pratiques incestueuses, etc. Ces marchés de niche sont souvent empreints de fantasmes racistes. Angela Jones termine justement son livre sur la réflexivité de ces modèles racisés par rapport à ce type de demande. Nombreux sont celles et ceux qui refusent ce type de pratique, alors même qu'il semble s'agir d'une demande régulière. Il faut alors réussir à mettre la bonne distance entre nécessité de travailler et éthique professionnelle, personnelle et militante.

Le livre d'Angela Jones est un écrit utile, car il documente les métamorphoses du travail du sexe, profondément transformé par l'arrivée d'Internet, mais aussi par la demande d'un contenu de plus en plus personnalisé et interactif. *Camming: Money, power and pleasure in the sex work industry* satisfera les chercheurs en sciences sociales de la sexualité, notamment pour son premier chapitre intitulé « *The pleasure deficit* » qui analyse la place

(insuffisante) accordée au plaisir en sociologie. Il permettra aux lecteurs néophytes face à ce type de plateformes de bénéficier de descriptions précises – quasiment cliniques – des modes de fonctionnement de ces sites. Il apportera peut-être un peu de frustration aux sociologues du travail ou de l'économie dont les écrits sont peu mobilisés. D'une façon générale, l'analyse aurait certainement mérité une comparaison plus systématique avec les nouvelles formes de travail issues du capitalisme de plateforme.

Pierre BRASSEUR

Université Grenoble-Alpes, IRDES et Pacte
brasseurph@gmail.com

Céline BESSIÈRE et Sibylle GOLLAC
(2020)

Le genre du capital. Comment la famille reproduit les inégalités

Paris, La Découverte, coll. « L'envers des faits », 336 p.

L'ouvrage de Céline Bessière et Sibylle Gollac montre que, malgré l'égalité formelle entre hommes et femmes dans le droit du travail, de la famille et de la propriété française, les premiers continuent à accumuler davantage de richesses que les secondes, tout en travaillant moins (si l'on ne distingue pas le travail professionnel du travail domestique). Ce paradoxe est rendu possible par l'existence de divers « arrangements familiaux », qui se mettent en place lors des moments clefs de répartition des richesses entre membres d'une même famille, que sont les séparations conjugales et les successions. Ces arrangements familiaux reposent sur un certain nombre de dispositions incorporées par leurs membres (habitudes, valeurs, etc.) ainsi que sur des mécanismes juridiques proposés et réalisés par les professionnels du droit qui interviennent lors de ces moments particulièrement codifiés par la loi. Ces arrangements ont pour effet que l'accumulation du capital elle-même, habituellement considérée comme relevant d'une analyse économique à laquelle la perspective féministe n'apporterait rien ou pas grand-chose, soit en fait un phénomène généré.

Les auteures insistent sur le fait que, dans un capitalisme néolibéral ayant remis sur le devant de la scène le rôle du patrimoine hérité (dont la part est redevenue depuis 2010 supérieure à celle du patrimoine épargné), le rôle de la famille est central dans la dynamique d'accumulation. La famille,